





# ALTOS DE CHAVÓN

*Ma vie d'artiste en République dominicaine*

Roman

Céline Pimentel

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Céline Pimentel 2014

Illustration de couverture : Altos de Chavón, photo de l'auteur

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seule propriétaire des droits et responsable du contenu du livre.

A Paola et Sarah,  
Mes filles de Saint-Domingue



# I.

## *Arrivée.*

Je suis arrivée à l'aéroport de Saint-Domingue un lundi soir de l'année 1996. Il était 22h10, mon vol American Airlines en provenance de New York avait deux heures de retard. A la fatigue liée à l'attente s'ajoutaient l'angoisse de débarquer en un pays qui m'était inconnu et la crainte que personne ne m'attende plus à l'arrivée.

Le voyage en avion m'avait déjà semblé exotique en lui-même car je faisais partie des rares passagers qui ne pouvaient prendre part à la cacophonie générale aux fortes intonations hispanophones. L'attente interminable pour le contrôle des passeports, pour l'achat de la carte touristique à 10\$ puis devant le tapis de livraison des bagages me laissa tout le loisir de découvrir les visages de ceux qui avaient révélé leurs voix à la cantonade pendant le vol. Les individus d'une même nation qui se regroupent paraissent toujours peu discrets aux yeux de l'étranger qui les observe. Le contraste est particulièrement marqué pour une Française voyageant seule face à une population dominicaine dont l'exubérance naturelle doit beaucoup au mélange

d'origines au sang chaud comme le sont les origines latines et africaines, le tout dans le contexte d'une île tropicale. Nous étions loin d'une ambiance de sortie de bureau à Wall Street ou à la Défense. La plupart des gens que j'observais voyageaient en groupe et ils étaient manifestement heureux de rentrer au pays. L'air hagard, je me retrouvais donc plongée au beau milieu d'un concert de sourires, de gestes expressifs, d'éclats de voix enjoués.

Un détail en particulier attirait mon attention concernant les Dominicaines. Toutes avaient des cheveux noirs soigneusement lissés. Je pensais à ma propre tignasse crépue que je n'avais jamais pu me résoudre à soumettre au traitement des bigoudis et autres artifices que je trouvais contre-nature. Quant aux petites nattes africaines, je n'y avais recours qu'en certaines occasions pour paraître un peu plus soignée. Après un voyage en avion qui plus est, je ressemblais donc à un épouvantail ce qui devait certainement entraîner quelques railleries de la part de ces femmes qui consacraient certainement plusieurs heures par semaine à leur coiffure.

Je me sentais bizarrement seule, au milieu de gens ravis d'être de retour chez eux alors que la République dominicaine n'était pour moi qu'un simple point sur une mappemonde. Les bagages n'arrivaient toujours pas. Les passagers commençaient à s'impatier, s'agitaient nerveusement, invectivaient les enfants qui braillaient et grimpaient sur le tapis. Je restais indifférente au chahut et aux gouttes de sueur qui mouillaient mon tee-shirt en l'absence d'air conditionné. Pour la cinquantième fois depuis mon départ, je me demandais ce que j'étais bien venue faire ici en laissant ma fille et mon mari à New



York. Et de nouveau je me répétais la liste des arguments que j'avais avancés moi-même pour les convaincre durant ces dernières semaines :

- J'ai besoin de redonner un élan à ma créativité ;

- L'artiste a besoin de solitude pour créer ;

- J'ai besoin de me plonger dans une atmosphère purement artistique pour me stimuler ;

- Je n'aime plus ce que je crée, je dois trouver de nouvelles idées pour ma boutique ;

- Je n'ai jamais voyagé et j'ai envie de voir du pays ;

- L'expérience de l'enseignement peut m'ouvrir de nouvelles voies ;

- Notre couple a besoin d'une stimulation par le manque (argument réservé aux copines).

La liste pouvait ainsi varier suivant les interlocuteurs, mais tournaient généralement en boucle à tout moment de la journée, pendant le dîner, en faisant la vaisselle ou en buvant un café. En tout état de cause, il m'était impossible de ne pas profiter de cette possibilité qui m'était offerte, à savoir passer les trois mois d'été en tant qu'artiste en résidence dans le village d'Altos de Chavón en République dominicaine. La question cruciale concernait bien évidemment la séparation d'avec ma fille Melody que je gardais une grande partie de la journée. Pour le bon développement de mon inspiration, j'avais insisté sur le fait que je devais bien évidemment rester seule au moins quelque temps. Le compromis fut vite trouvé et il fut convenu qu'elle ne me rejoindrait qu'en milieu de séjour.

Le questionnement sur les raisons de mon voyage continuait pourtant à me tracasser sans cesse, mêlé à un sentiment de culpabilité maternel. Je dus admettre qu'il me fallait reprendre le raisonnement à zéro, cette fois juste pour moi. L'équation semblait alors beaucoup plus simple. Je ne voyais pas du tout mon séjour comme une aventure, ni même une découverte de quoi que ce soit sur le monde ou sur mon moi profond. Je ne savais pas vraiment ce que j'allais trouver, ni ce que je cherchais au juste. Je crois que j'avais juste besoin de partir loin, tout d'un coup, comme cela arrive parfois dans la vie quand on ne se reconnaît plus, quand le décalage est devenu trop grand par rapport à la personne que l'on était quelques années auparavant. Mon métier d'artiste m'avait permis de justifier sans trop de difficultés le désir de fuite que nous connaissons tous en certains moments de notre vie. Ma conclusion semblait s'imposer d'elle-même lorsque les premières valises firent leur apparition sur le tapis des bagages.

Et pourtant... je ne me sentais pas spécialement frustrée de ma vie à New York et j'avais une petite fille adorable, alors ? Les gouttes de sueur qui perlaient à présent sur mon visage finissaient par m'incommoder. Je cherchai le dernier mouchoir déjà un peu usagé qui restait dans mon sac à main pour m'éponger et pris un bol d'air moite. Les valises sur le tapis défilaient en compagnie de gros cartons, poussettes, sièges bébé, planches de surf et clubs de golf. A ce cortège s'ajoutèrent enfin mes deux bagages, une belle Samsonite grise à roulettes offerte par mon mari Nicolas avant mon départ et un vieux sac boudin en cuir noir contenant mon matériel artistique. J'étais parée pour les contrôles douaniers, puis pour